

*White.*

J'ai fixé le nom inscrit à côté de la sonnette. Tout en inclinant légèrement la tête, j'ai levé le doigt, m'apprêtant à sonner, puis je me suis figée, me ravisant à la dernière minute. Les lèvres pincées, les poings serrés, j'ai fait défiler dans ma tête les événements des derniers jours.

Après des semaines de disputes incessantes avec mes parents, et au terme d'un trajet de 1736 km, soit vingt heures de route, j'étais enfin arrivée à Woodhill. J'avais déjà passé deux nuits dans une auberge de jeunesse délabrée et si, durant les premières heures, j'avais été plusieurs fois sur le point de rebrousser chemin, j'avais les idées beaucoup plus claires à présent. Oui, j'avais réussi. J'étais bel et bien là.

Certes, mes débuts à Woodhill ne correspondaient pas franchement à ce que j'avais imaginé. Je m'étais naturellement renseignée de loin sur mon nouveau lieu de résidence. Je connaissais les montagnes de l'Oregon, ses forêts et aussi le campus grâce à mes recherches sur la Toile. La veille, j'avais participé à la journée d'intégration du premier semestre, puis j'avais commencé à visiter les appartements que j'avais auparavant sélectionnés sur Internet. Peine perdue apparemment, car jusqu'à présent, c'était un fiasco total. Quoi qu'il en soit, j'étais enfin dans l'Oregon.

Liberté.

Ce simple mot m'avait permis de survivre aux derniers mois. J'allais désormais faire ce que je voulais et plus ce qu'on attendait de moi. Pendant les dix-neuf premières années de ma vie, j'avais souvent eu la sensation d'être un oiseau en

cage, qu'on aurait laissé sortir quelques minutes par jour, le temps qu'il fasse son numéro de cirque. On me demandait de faire bonne impression dans les soirées mondaines, de converser avec les personnes de mon milieu sans jamais me départir de mon sourire. C'est un numéro que je maîtrisais à la perfection, mais pour le reste j'étais plutôt limitée.

L'apparence : un mot qui pouvait presque résumer à lui seul la vie de mes parents. Ils exigeaient que je sois parfaite : de longs cheveux blonds méchés, des vêtements de marque superbement coupés, et le sourire qui va avec. Entre deux cartons de déménagement à remplir, je me suis précipitée dans le salon de coiffure le plus proche pour faire couper ma longue crinière blonde et changer ma coloration. Désormais, des pointes brunes encadraient mon visage. Pour la première fois depuis des années, j'avais laissé mes cheveux avec leur ondulation naturelle, un choix que maman aurait désapprouvé. Ça lui déplaisait au plus haut point que j'aie hérité des cheveux de mon père.

Pendant des années, elle m'avait traînée toutes les quatre semaines dans un de ces salons de coiffure chic où on vous regardait de travers dès lors que votre racine dépassait le demi-centimètre. Elle tenait à ce que je teigne mes cheveux en blond, blond miel plus précisément, pour mettre en valeur la couleur inhabituelle de mes yeux gris vert. Tous les matins, et ce, dès ma prime jeunesse, je devais me lever très tôt pour dompter mes boucles à l'aide du fer à lisser et que mes cheveux prennent un aspect soyeux. Mais tout ça, c'était terminé. Plus jamais je ne laisserais quiconque – et encore moins ma mère – choisir à ma place ma couleur et ma coupe de cheveux, qu'on se le dise !

Chaque fois que les pointes de mes cheveux, qui descendaient jusqu'à ma nuque désormais, chatouillaient mes joues, je repensais à ma liberté chèrement gagnée. Ma nouvelle coupe, c'était un premier pas dans ce sens. Aussi bête que ça puisse paraître, j'avais l'impression d'avoir fait peau neuve.

Entre nous, peau neuve ou pas, j'ai tout de suite été confrontée à un défi de taille : trouver un appartement. Je n'avais pas déposé de dossier pour obtenir une place dans une résidence universitaire. L'idée de me réveiller un beau matin et de trouver maman dans ma chambre en train d'examiner mon nouvel environnement en fronçant les sourcils ne me souriait guère. J'ai préféré chercher une colocation à proximité du campus dans l'espoir que ma mère ne me retrouverait pas de sitôt. Toutefois, comme j'ai pu le constater au bout d'un jour et demi, la tâche était loin d'être simple.

Hormis le fait que je n'avais trouvé qu'une poignée de chambres qui se libéraient le jour où je devais plier bagage et quitter l'auberge de jeunesse, mes visites d'appartements se résumaient pour l'heure en un mot : fiasco.

Dès la première visite, j'ai été confrontée à un colocataire potentiel qui s'intéressait plus à mon tour de poitrine qu'à mes mauvaises habitudes. Le souvenir de ce pervers me faisait encore frémir. La jeune mère à l'haleine de cendrier froid ne valait guère mieux : ce n'est pas une colocataire qu'elle cherchait, mais une baby-sitter à domicile ! Quant aux tourtereaux de l'appartement numéro six, ils se pelotaient allègrement pendant que j'allais d'une pièce à l'autre et semblaient pressés de me voir partir pour passer aux choses sérieuses. Quand ce n'étaient pas les colocataires, c'était l'état de l'appartement qui posait problème. Certains étaient jonchés d'ordures, d'autres, couverts de moisissure. Je ne sais pas pourquoi, mais j'avais cru naïvement que ça serait beaucoup plus facile. D'où mon appréhension au moment d'appuyer sur la sonnette du dernier appartement.

*White.*

Les lettres du nom se détachaient sur le fond illuminé s'imprimant littéralement sur ma rétine.

C'était ma dernière chance. Je n'avais pas trouvé d'autres annonces. Si je ne pouvais pas emménager ici au début de la semaine suivante, je me retrouverais à la rue. Tous les

logements étaient pris en début de semestre. Sans exception. Par ailleurs, plus le temps passait, plus les loyers augmentaient. Les sept nuits dans une salle de douze lits m'avaient déjà coûté une petite fortune. J'avais une somme conséquente sur mon compte, mais elle n'était pas destinée à financer une chambre miteuse à partager avec onze autres personnes, sans compter que les douches étaient collectives et mixtes !

Il me fallait cet appartement, faute de quoi je passerais mes premières nuits d'étudiante sur un banc dans un parc ou sur la banquette de ma minuscule voiture. En aucun cas, je ne retournerais à Denver. L'option « Abandonner » n'était pas envisageable. C'est ici que j'allais m'installer, quel que soit le prix à payer, et tant pis s'il fallait dormir quelques nuits à la belle étoile. Tant que je ne devais pas retourner à Denver...

J'ai pris une profonde inspiration avant d'appuyer sur la sonnette. En attendant l'ouverture de la porte, j'ai laissé l'air chaud du soir pénétrer dans mes poumons. C'est tout juste si je sentais l'étau qui comprimait mon cœur.

*Un, deux, trois, quatre, cinq...*

J'ai compté en silence, plissant les yeux.

Enfin, j'ai entendu le bourdonnement de l'interphone. Après une dernière bouffée d'air frais, je me suis appuyée contre la porte pour l'ouvrir.

Monsieur K. White – j'ignorais encore son prénom – avait indiqué dans son mail que l'appartement se trouvait au deuxième étage à gauche. Avant même d'avoir posé le pied sur la première marche, j'ai entendu une porte s'ouvrir, puis peu après, des murmures étouffés, de plus en plus distincts à mesure que je gravissais l'escalier.

— Tu as mon numéro, a susurré une voix féminine.

Un raclement de gorge.

— Tu sais que je...

— Tu ne veux pas t'engager, je sais, je sais... Ne t'inquiète pas, tu as été très clair, le message est bien passé.

L'instant d'après, j'ai perçu un bruit suspect. J'ai tendu l'oreille. Mais oui, c'était bien ça. Un smack ! Il y avait là deux personnes en train de se bécoter. À peine remise de mon choc, j'ai entendu des pas qui se dirigeaient vers moi dans l'escalier. J'ai réalisé que je m'étais arrêtée. Marche après marche, j'ai repris mon ascension, les yeux rivés sur mes ongles vernis de bleu et mes nu-pieds à lanières argentées. Nu-pieds au demeurant fort chers qui faisaient partie des rares affaires de marque que j'avais prises avec moi. J'étais plus attachée à certains vestiges de ma garde-robe que je ne voulais bien l'admettre.

Un léger soupir est parvenu jusqu'à mes oreilles ; aussi ai-je levé la tête pour en identifier la source. À cet instant, j'ai croisé la fille qui, à n'en pas douter, venait de sortir de l'appartement que je m'apprêtais à visiter. Elle est passée devant moi sans même m'accorder un regard, affichant un sourire comblé et rêveur. À en juger par ses joues rouges et ses cheveux ébouriffés, elle n'était pas occupée à rêvasser ces dernières heures, mais à tout autre chose !

Oh mon Dieu !

Le front plissé, j'ai gravi les dernières marches qui me séparaient du deuxième étage. Pas de Mr White à l'horizon. J'ai emprunté d'un pas hésitant le couloir tout en regardant des deux côtés. Au fond à gauche, une porte était entrouverte. C'était sans doute le fameux appartement. Ayant poussé la porte, je me suis arrêtée, indécise, sur le seuil.

Le vestibule était parfaitement rangé. J'ai aperçu un portemanteau auquel étaient suspendues quelques vestes. Plusieurs paires de baskets, mais aussi des bottes de motard et des chaussures de randonnée étaient alignées au-dessous. Cette collection de chaussures témoignait des nombreux centres d'intérêt de Mr White. J'ai enfin osé franchir le seuil, m'engageant dans l'étroit corridor. En voyant le sol stratifié de couleur claire, j'ai poussé un soupir de soulagement. Enfin un appartement sans moquette ! Je me suis empressée

d'enlever mes chaussures que j'ai posées à côté des autres. Ce geste faisait en général très bonne impression, avais-je appris ces derniers jours, mais mieux valait y renoncer quand il fallait ensuite fouler une moquette crasseuse.

— Désolé, mon vieux, a dit une voix assourdie provenant de la chambre qui donnait sur le vestibule. J'ai essayé pendant une bonne heure de la faire partir sans passer pour le pire des salauds. À croire que certaines filles sont longues à la détente...

Waouh ! Ce type semblait vraiment sympa !

La voix s'est faite plus distincte.

— C'était vraiment juste pour la visite, mais c'est bien qu'on ait pu trouver un moment à la dernière minute.

Je l'ai entendu s'approcher. Ses pas résonnaient sur le sol.

— T'en fais pas, si tu ramènes une meuf un jour, je serai le dernier à te jeter la pierre. Du moins tant que...

Mr White est apparu dans l'encadrement de la porte. Il m'a regardée, bouche bée. Pour moi aussi, la surprise était de taille. J'ai laissé échapper un soupir involontaire. Mes yeux ont immédiatement été attirés par son torse. Un ventre nu, ferme, musclé. Puis mon regard s'est attardé sur ses tatouages. Machinalement, j'ai incliné la tête pour contempler l'encre sur sa peau mate. J'ai regretté de ne pas avoir pris mes lunettes. Je distinguais vaguement les mots écrits sur son avant-bras ; impossible de les lire toutefois. Quant aux anneaux qui entouraient ses biceps, leur signification restait un mystère.

Doux Jésus, sainte Marie, Joseph ! Il s'est éclairci la gorge, ce qui a eu pour effet de me tirer de ma rêverie.

— Qu'est-ce que tu fous là ?

Je l'ai considéré, perplexe. Il avait un ou deux ans de plus que moi tout au plus. Des yeux chaleureux, caramel, les joues piquetées de poils de barbe, et des cheveux plus longs sur le haut du crâne que sur les côtés.

— Je suis venue visiter l'appartement, ai-je répondu, retrouvant enfin l'usage de la parole. Nous avons échangé des mails.

Les mots s'échappaient beaucoup trop vite de ma gorge, trahissant ma nervosité.

Mr White – c'est ainsi que je l'appelais encore dans ma tête, bien que consciente de la débilité de la chose – a penché la tête et m'a toisée avec défiance.

—A. Harper, a-t-il marmonné.

Un déclic a semblé se produire dans sa tête. Il m'a jaugée une deuxième fois de la tête aux pieds, puis son visage s'est assombri et il a secoué doucement la tête.

—Non.

Non ? Comment ça, non ? Déconcertée, je l'ai toisé à mon tour, affichant un air critique, et je m'apprêtais à répondre quand il a répété :

—Non.

—Comment ça, non ? ai-je demandé en croisant les bras. Bien sûr que nous avons échangé des mails.

—Il doit y avoir un malentendu. Il est hors de question que tu emménages ici, a-t-il dit avant de tourner les talons et d'aller dans...

Je n'avais aucune idée de l'endroit où il était allé ; après tout, je n'avais même pas eu l'occasion de visiter son fichu appartement !

—Je ne te raccompagne pas, tu connais le chemin ! a-t-il lancé par-dessus son épaule.

Je suis restée clouée sur place, bouche bée et sans voix.

Le type avait tout simplement disparu. Il m'a laissée en plan au milieu du couloir sans même me donner une chance. Je n'ai pas pu sortir un seul mot du petit discours que j'avais préparé pour la visite de l'appart. Durant les quarante-huit heures qui venaient de s'écouler, j'avais déjà dû encaisser pas mal de merde, mais là... là, c'était le bouquet.

Quelque chose a disjoncté dans ma tête et de ma gorge s'est échappé un couinement frustré. Je suis partie à la recherche de Mr White en marchant bruyamment sur le sol laminé.

— Hé ! toi ! ai-je lancé, furieuse, en faisant irruption dans une pièce... une salle de séjour au demeurant fort claire et agréable.

Le salaud s'est arrêté net, puis s'est tourné vers moi. Ses sourcils froncés lui donnaient un air furibard.

— Tu ne peux pas me virer comme ça sans même m'avoir montré ton appart !

J'ai lu la surprise dans ses yeux bruns chaleureux qui n'allaient décidément pas du tout avec sa mine glaciale.

— Et comment que je peux !

Il a croisé les bras sur sa poitrine, ce qui m'a donné l'occasion de découvrir d'autres mots tatoués sur son avant-bras. J'ai entendu à nouveau ce hennissement furieux dans mes oreilles, un bruit que faisait ma mère quand quelque chose lui paraissait vraiment atroce.

— Non, tu ne peux pas ! On a échangé plusieurs messages, bordel ! Tu m'as proposé de visiter ton appartement ! J'aimerais au moins voir la chambre que tu me réservais et avoir l'occasion de te convaincre que je serai une très bonne colocataire.

J'ai fait tout mon possible pour ne pas feuler comme un chat, mais ma rage était telle que je n'y suis pas vraiment parvenue. Le type a haussé un sourcil, puis m'a regardée avec condescendance.

— Comme je te l'ai dit, il y a un malentendu. J'ai cru que tu étais un mec. Ce qui n'est pas le cas assurément.

Il m'a toisée à nouveau de la tête aux pieds.

— C'est un colocataire que je cherche, pas *une* colocataire.

Il a insisté sur le « une » avec un mépris indicible.

Des signaux d'alarme clignotaient à intervalles réguliers dans ma tête. Les autres visites avaient été éprouvantes, mais celle-ci les surpassait toutes.

— Tu as une idée de ce que j'ai enduré ces deux derniers jours ? ai-je lancé, sentant mon cœur s'emballer. Un type



en maillot de corps dégueulasse a voulu connaître mon tour de poitrine. On m'a demandé trois fois des faveurs sexuelles en échange d'une chambre. Ensuite, une fille m'a fait comprendre que, si je voulais sa piaule, il faudrait que je garde son mioche ! Et par deux fois, j'ai failli assister à une partie de jambes en l'air entre mes colocataires potentiels !

Sans m'en apercevoir, j'avais haussé le ton. J'étais tellement énervée que je n'ai pas songé à baisser la voix. Je n'arrivais plus à interrompre le flot de paroles qui s'échappaient de ma bouche. Si seulement j'avais su où se trouvait la cuisine dans ce foutu appart, je serais allée récupérer une poêle à frire avec laquelle j'aurais frappé ce salaud, comme j'avais vu faire récemment Raiponce dans le film Disney.

— J'ai visité des piaules dont les murs étaient noirs de moisissure, des appartements où on ne distinguait plus le sol sous la couche de crasse et d'ordures, si bien que je ne savais plus si je marchais sur la moquette ou sur autre chose. Dans certains logements, ça sentait tellement le shit qu'on n'avait même pas besoin de tirer une taffe pour planer.

J'ai fait un pas de plus dans sa direction tout en redressant les épaules.

— Je viens de passer trois jours de merde à Woodshill, *mon vieux*. Alors, ne me dis pas que je dois disparaître. Je veux voir cette putain de piaule !

Il ne semblait plus méfiant à présent, mais carrément indifférent. Comme si je lui faisais perdre de précieuses secondes sur son emploi du temps.

— Voilà pourquoi je ne veux pas louer ma chambre à une fille ! Je n'ai aucune envie de supporter des jérémiades continues et des histoires sentimentales de gonzesses.

La décharge d'adrénaline faisait trembler mes épaules. Apparemment, je n'avais fait qu'aggraver mon cas en accablant le type avec mes problèmes. Mais parfois, c'était plus fort que moi. Je ne pouvais pas m'arrêter tant que je n'avais pas entièrement vidé mon sac.

—T’as fini de cracher ton venin ou c’est que le début ? Juste pour savoir parce que j’aimerais bien mettre quelque chose sur le dos, a-t-il poursuivi, impassible.

Son indifférence n’a fait qu’attiser ma rage.

—Très bien, ai-je lâché en tournant les talons, heurtant quelques secondes plus tard une lampe sur pied.

J’ai juré à haute voix. Mes jurons se sont intensifiés quand le rire de Mr White a retenti derrière moi. Un rire grave que j’aurais trouvé craquant chez n’importe quel autre homme, mais qui rendait ce salaud arrogant et prétentieux encore plus insupportable. En sortant de la pièce, j’ai entendu la sonnerie d’un téléphone. Une chanson de Fall Out Boy. Le salaud avait du goût avec ça ! J’ai ressenti à nouveau le besoin de feuler. Décidément, j’allais finir par prendre un chat, un animal dont je ne m’étais jamais sentie aussi proche qu’en cet instant.

En enfilant mes nu-pieds, j’ai senti des larmes de fureur perler aux coins de mes yeux. Je ne voulais pas retourner à Denver, pas reprendre cette vie artificielle.

Sous l’influence de ma mère, je m’étais créé une personnalité de façade qui ne me correspondait pas. J’en avais pris conscience trois ans auparavant, le jour où j’avais appris à mes dépens jusqu’où ma mère pouvait aller pour sauver les apparences. Le jour où ma confiance en elle, sérieusement ébranlée, avait fini par s’écrouler complètement. J’avais cru naïvement que ma mère me protégerait toujours. Je m’étais trompée. Elle a préféré les mensonges à la vérité, des mensonges de plus en plus difficiles à porter. Depuis, plus rien n’était comme avant. La gorge nouée, j’ai tenté de chasser les pensées négatives de mon esprit.

Les mains tremblantes, je me débattais pour faire passer la lanière de ma sandale dans la boucle. J’entendais de loin le salaud qui parlait au téléphone. Quelques secondes plus tard, il a juré à voix haute. Après quoi, il a déboulé dans le vestibule, ses pieds nus martelant le sol. Merde, pourquoi

avait-il fallu que je mette ces nu-pieds aujourd'hui ? Mes Van auraient été beaucoup plus pratiques à enlever et à remettre.

—Hé ! a retenti sa voix derrière moi.

Laissant ma sandale droite ouverte, je me suis redressée doucement.

—Quoi ? ai-je aboyé en le dévisageant avec colère.

Dans l'intervalle, il avait enfilé un tee-shirt bleu marine qui moulait son torse musclé. Les bras croisés sur la poitrine, il m'a fixée en fronçant les sourcils.

—L'autre candidat vient de se désister, a-t-il dit tout en levant la main qui tenait son smartphone.

—Ah, ai-je marmonné, indifférente, tout en cherchant mes clés de voiture dans mon sac.

Il a soupiré bruyamment, puis s'est mis à taper du pied, si bien que je n'ai pas eu d'autre choix que de le regarder à nouveau.

—Il y aura des règles ! a-t-il lancé au bout d'un moment tout en plissant les yeux comme s'il me scannait.

—Des règles ? Quel genre de règles, si je peux me permettre ?

Ma patience avait des limites. Je n'avais qu'une envie : rentrer à l'auberge de jeunesse et m'apitoyer sur moi-même, me vautrer dans mon malheur avant de reprendre mes recherches. Je n'étais pas d'humeur à supporter les bavardages d'un salaud antipathique.

—Pour toi. Si tu veux la chambre, tu devras respecter certaines règles.

Il a fait un mouvement du bras, sans doute pour m'inviter à le suivre, puis il a regagné le séjour.

—J'en veux pas de ta piaule de merde ! ai-je lancé avant de me baisser à nouveau et d'attacher enfin mon deuxième nu-pied.

Sa tête est réapparue dans l'encadrement de la porte. Il a passé la main dans ses cheveux.